

## La Région de Jarnac

chez le romancier

*Charles Morgan*

par J.--M. Barre

"*Le Voyage*", de *Charles Morgan* (1894-1958) illustre Un phénomène assez rare: celui d'un auteur qui, non seulement a emprunté le cadre de son roman à un pays qui n'est pas le sien - le nôtre en l'occurrence - mais y a trouvé ses personnages, a pénétré leur psychologie, leur climat moral, leurs habitudes, leurs réactions secrètes. Certes, le cœur de l'homme a ses constantes qui ignorent les frontières certes, les romanciers et les poètes, de quelque nation qu'ils soient, ont entre eux ce point commun d'avoir une vision particulièrement pénétrante des choses et des êtres. L'on n'en reste pas moins étonné et admiratif à aucun moment, tout au long d'un roman de 500 pages, *Charles Morgan* ne quitte la *France* il n'est pas un de ses personnages qui ne soit français à aucun moment pourtant le lecteur, tenu jusqu'au bout sous le charme, ne sent que l'œuvre n'est pas celle d'un compatriote. Il faut pour cela que l'auteur ait eu à la fois beaucoup de talent et, de la *France*, une profonde connaissance et un grand amour.

Un grand talent; *Paul Valéry*, qui, quelques mois après la Libération, préfaça la première édition française<sup>1</sup>, souligne que dans tous les romans de *Charles Morgan* "le chant de la vie demeure toujours perceptible". "*Un poète est latent dans chacun de leurs principaux personnages*" ajoute-t-il. Œuvre de poète que ce roman, œuvre où "*nous sommes pris et cédon à la volonté d'un maître de nos émotions*".

"*L'histoire se passe en France, entre Français*", constate *Valéry*. Ajoutons qu'elle se passe en *Charente* - et à *Paris* - entre *Charentais*. *Charentais*? Si l'on veut, mais il est bien certain que le héros *Barbet Hazard*, est un personnage étrange, si simple, si accordé au rythme des saisons et au souffle puissant de la vie, si autonome, qu'il est un être d'exception.

*"Mon travail de vigneron me permet de voir de grandes choses dans les petites : dans le bourgeon', la grappe dans la grappe, le vin Le vin renferme la terre et le soleil. Une seule barrique de Quessot, le tonnelier, contient toute la ronde des saisons. Derrière cette ronde des saisons, un peu de vie humaine m'apparaît."*

*Barbet* est un homme libre, consciemment libre, qui se détache de toute propriété, qui ignore l'ambition, qui:

*"déteste se sentir lié à quoi que ce soit - lié par des liens qu'il s'est faits lui même. Etre attaché de force par d'autres gens, et même se trouver en prison c'est encore être libre. La chose redoutable est de permettre à des chaînes de se former dans votre esprit, de ne pas pouvoir sortir d'une pièce dont les portes sont ouvertes."*

A cette attitude, à ces pensées de *Barbet Hazard* répond l'attitude de *Thérèse Despreux*, la chanteuse célèbre, la "*diseuse*" connue de tout *Paris*:

*"Voilà la signification du voyage: ne pas être liée à la terre, liée à la scène, ni liée à l'argent. N'être liée à rien."*

---

<sup>1</sup> Chez *Stock*, traduction de *Germaine Delamain*

Il n'y a là nul égoïsme. Barbet et Thérèse posent les problèmes essentiels à l'homme - leur cherchent, douloureusement, des solutions: problèmes du bonheur, de la liberté, des relations entre les hommes...

C'est parmi les personnages. de moindre stature que l'on trouvera des types plus réels, plus quotidiens, avec leurs mesquineries, leurs intérêts, leurs jalousies, avec aussi parfois leur sincérité, leur bonté, leurs inquiétudes. Ces personnages vivent dans la Charente des années 1880, alors que menace puis se répand dans le vignoble le *phylloxéra*. Une Charente déjà lointaine donc, à la fois différente et semblable. "Les Jarnaçais... ne se sont pas découverts dans les personnages de Charles Morgan", écrit M. Roger Noel-Mayer dans une excellente étude sur Jarnac paru dans "La Tour de Feu"<sup>2</sup>; s'ils ne s'y sont pas retrouvés, c'est peut-être, poursuit l'auteur, qu'ils n'y ont pas reconnu "leurs décors journaliers", c'est sans doute que l'accoutumance ne leur permet pas de voir la nature qui les entoure comme "la voit, la respire et la subit" celui qui vient de l'extérieur. Or, Charles Morgan, "dans son roman *Le Voyage dont l'action se déroule à Jarnac, rebaptisé Roussignac*", a décrit cette nature avec magnificence, l'a rendue avec l'éclat et la lumière que lui reconnaissent des yeux neufs.

Ne faisons ici qu'une allusion à l'évocation d'Angoulême sur son éperon, évocation charmante et légèrement désuète, mais regardons nous aussi un moment, avec les yeux et la sensibilité du romancier et du poète, les paysages des bords de la Charente, aux environs de Jarnac.

La maison d'abord:

*"La maison, ancienne, avait pris en s'agrandissant la forme d'un L qui contenait une cour orientée au midi et à l'est, et dominait la vallée de la Charente. Autrefois, cette cour se trouvait emprisonnée dans des murs élevés, en usage dans ce pays aux habitudes secrètes, mais lorsque Julien Hazard mourut en 1876, son fils Théophile - surnommé Barbet parce que Théophile avait pour lui un accent trop solennel - réduisit ces murs à bonne hauteur; pour s'y asseoir, disait-il. Il profitait donc depuis sept ans d'une vue masquée durant son enfance. Le grand portail de pierre à l'angle sud-est demeurait; car un portail de pierre avec son arche cintrée, qui fut inspiré peut-être, à une époque reculée, par les façades romanes des églises du pays, est la gloire d'une demeure Charentaise.*

*Derrière la maison en forme de L se trouvaient deux cours fermées. A l'extrémité de la plus grande, vers l'ouest, l'habituel portail faisait face à la demeure; de chaque côté s'étendaient des bâtiments de ferme: écuries, granges et distillerie, où s'accomplissent les travaux du fermier et du viticulteur. La plus petite des deux cours avait autrefois le même usage, mais en 1826, le grand-père de Barbet, Guillaume, négociant à Roussignac en même temps que viticulteur, fut désireux d'acquérir l'ancienne prison de la ville, contiguë à ses biens en cet endroit: il proposa - les criminels mêmes devant avoir un toit - d'enfermer ceux-ci temporairement chez lui, dans la cour nord de la maison Hazard où il installerait des cellules qu'il pourrait surveiller. Il aurait les prisonniers à sa charge et toucherait une redevance à cet effet. Cet arrangement était très avantageux pour un homme logé dans une habitation trop vaste et il s'efforça de le rendre permanent. Si bien que la défaite de la monarchie, l'avènement de la Troisième République, le laissèrent intact. Personne n'avait intérêt à y rien changer."*<sup>3</sup>

L'on pourrait à ce sujet rechercher si ce genre de prison "en fermage" a réellement existé en France au début de la 3<sup>e</sup> République. Quoi qu'il en soit, de la cour de la maison l'on voit vivre la campagne et la rivière, cette rivière lente et puissante, symbole du "voyage".

*"Tout au fond, la Charente et ses roseaux s'éclairaient sur la rive la plus éloignée. Au-delà s'étendait une prairie bordée par une procession de peupliers qui couraient sur deux rangées au flanc du coteau sud.*

*De l'autre côté de la prairie, à l'ouest, des carrés, des triangles et des bandes de terrain cultivé étaient cloisonnés par des haies embuées de la blancheur des aubépines. La crête boisée qui marquait la*

---

<sup>2</sup> Cahier 80, décembre 1963  
3 p.5

*route principale de Cognac à Angoulême couronnait le paysage, toute gonflée à cet instant de feuillages nouveaux et de l'or des rayons tardifs. Une gabare descendait le courant, entraînant derrière elle un double sillage qui luisait comme la trace d'un petit escargot. Tandis que Barbet l'observait, elle se dirigea vers, le bord et on l'amarra pour la nuit. Les rides s'évanouirent, l'eau s'apaisa, prit le poli de l'argent frotté les saules de la rive y réapparurent, plantés sur l'image reflétée de leurs têtes. On y voyait les minuscules silhouettes des bateliers occupés à attacher la gabare, puis s'éloignant avec leurs deux chevaux, vers Bellis, le village en face. Barbet suivait des yeux le dessin de leurs ombres qui les précédaient et, quand ils marchaient, les lentes vibrations de lumière entre leurs pas."*<sup>4</sup>

Le printemps établi, Barbet, écrivant à Thérèse, alors à Paris:

*"...parlait de boutons d'or dans les prés et des petites grappes vertes de l'érable, toutes pleines d'abeilles. Les giroflées étaient fleuries sur l'église."*

Puis vient le soir où, de la cour de la ferme, l'on regarde s'allumer les feux de *Saint-Jean*, dans le ciel qui s'assombrit, sur les collines de *Grande Champagne*, chacun marquant un village, une présence humaine. Mais il y a aussi cette présence de la rivière, vie calme et féconde, et le tableau suivant d'un crépuscule n'est-il pas propre à inciter le promeneur d'aujourd'hui à regarder, à sentir, à aimer:

*"Mais alors, au lieu du bruit de sa propre respiration, ce fut le son de la rivière qui le pénétra, le long tournoisement de l'eau qui se meut avec lenteur et continuité, le murmure égal du courant en son milieu, le clapotis et le glissement sur la grève à fleur du sol."*

*De grandes libellules allaient en chasse. Dans le ciel vers l'ouest une ligne d'or qui se rétrécissait rapidement brillait au travers de leurs ailes, lorsqu'elles effleuraient la surface et s'élevaient tout à coup contre la masse sombre des peupliers. Au-dessus d'un lit de roseaux tout frémissants d'hirondelles de fenêtre, au-delà des prés qui descendent d'un terrain élevé jusqu'à la rivière, sur le bord opposé, plus loin que Bellis, un chien aboya - bruit si lointain, si tenu, et cependant d'une tonalité si claire, que l'immobilité du soir en fut renforcée. Lorsqu'il cessa, on se fut attendu à toutes les perceptions possibles de l'ouïe à travers la distance, car, au loin, le hullement de la chouette hulotte roulait son long rythme plaintif dans le crépuscule. Il provoqua tout à côté, comme un défi, le trille soudain d'une splendeur délicate lancé du fourré voisin par un rouge-gorge. Barbet leva les yeux et chercha en vain l'oiseau. Seule la chouette insista. La masse des peupliers s'assombrissait à mesure que le ciel se refermait sur elle. Séparés de l'eau par une berge dont la forme se dissolvait de plus en plus, peupliers et saules semblèrent voguer un instant au-dessus de la lueur des eaux, puis s'établir et se raidir à leur poste de garde. Les nuages s'amincirent, laissèrent paraître des étoiles laiteuses qui flottaient et s'évanouissaient, et une clarté, comme celle du verre posé sur de l'argent bruni, apparut sur les couches d'eau calme entre les petits remous, au milieu du courant. La nuit se répandit et un calme final enveloppa la scène."*<sup>5</sup>

Septembre est là:

*"des nappes de fougères tournaient à la rouille; leur teinte jaune luisait contre la couleur rosée de la petite bruyère en fleur, et les peupliers d'Italie traçaient leurs premières lignes dorées dans la vallée. Une année précoce: le raisin serait rentré avant la fin du mois."*

Ces vignettes, résultant d'une observation précise et d'une vive sensibilité, donnent la preuve de la pérennité des choses et des lieux, quand l'homme ne s'ingénie pas à les détruire. Et puis voici quelques instantanés du travail des hommes:

*"Le blé d'hiver était semé, les vignes jaunissaient et, sur le chemin de Roussignac, il rencontrerait les vieilles charrettes à deux roues dans lesquelles les petits propriétaires qui ne possédaient pas*

---

<sup>4</sup> p.18

<sup>5</sup> p. 383

*d'alambic emmenaient leurs fûts de vin pour la distillation. Adolescent, il avait conduit souvent lui-même ces charrettes, content de porter l'épaisse limousine bise de roulier, tissée à la main, fier des lignes foncées bleues et rouges qui l'agrémentaient, et ravi de s'asseoir sur le morceau de toile suspendue, le porte-fainéant, qui constituait le siège du conducteur. Ces charrettes passaient en novembre plutôt que dans les derniers jours d'octobre, mais cette année tout était en avance."*<sup>6</sup>

Ailleurs, c'est l'évocation de la petite ville où se traitent les affaires:

*"Il traversèrent Roussignac ensemble. Leur chemin les conduisit à travers la place du marché. L'auberge d'Anton Hazard, le Lion Rouge, dans la solennité de sa pierre grise, faisait face à la statue de Guillaume, le grand-père d'Anton. C'était là le centre de la vie à Roussignac. Charrettes et voitures s'y arrêtaient les jours de marché les petits propriétaires venaient présenter à Anton leurs échantillons d'eau-de-vie nouvelle, et aussi aux autres négociants ici; les distillateurs, à la recherche de vins à distiller, s'asseyaient pour passer leurs marchés. Ce soir-là, à cause de la chaleur, les tables sur le trottoir étaient garnies de monde."*<sup>7</sup>

C'est encore les travaux des champs:

*"Comme il détestait surtout les comptes, ce fut le livre des salaires qu'il tira à lui. Dans les trois travaux du sol - la façon à la pioche des grosses mottes d'avril, le binage de juin, celui plus léger de juillet - le cultivateur gagnait trente deux francs pour chaque "journal". A chaque façon de culture, un homme ne travaillait pas la même surface de terrain, et les décomptes devaient être soigneusement calculés. Il partit enfin pour le vignoble.*

*En chemin, il rencontra un homme qui bêchait et s'attarda à causer avec lui. Les lourdes mottes de terre soulevées en avril étaient devenues friables et s'émiettèrent. On étendait des tas de terre entre les rangs de vigne partout où les hommes avaient terminé leur travail, la terre était de nouveau unie, également répandue. Sur les sarments, les jeunes tiges avaient poussé vite, et leur teinte verte paraissait lumineuse contre le noir des souches. Les tiges ne s'étendaient pas encore horizontalement et il était aisé de bêcher. De minuscules fleurs vertes aux étamines jaunes s'ouvraient sur les petites grappes. Il en sortait un léger parfum, plus fugace que celui du tilleul en fleurs plus délicat que la douceur du réséda et qui, pour Barbet, avait cet effet spécial de répandre sur la journée l'enchantement du soir, car c'était pendant les soirs de juin, qu'enfant, il avait appris à le connaître."*<sup>8</sup>

Ainsi, l'on trouve dans *"Le Voyage"* toute une collection de tableaux de la vie de la région de Jarnac il y a près d'un siècle, tableaux dont la perfection ne peut qu'augmenter chez le lecteur charentais d'aujourd'hui l'amitié qu'il porte à son terroir.

Cette amitié, Charles Morgan l'a vécue de façon bien plus réelle que Paul Valéry, qui avoue dans son introduction *"ne connaître l'homme des champs que par ouï-dire"*. Valéry n'a vu de la Charente - c'est ce qui ressort de l'étude de M. J.-A. Catala, *Mémoires de la Société Archéologique et Historique de la Charente, 1965* - qu'Angoulême où il prononça une conférence et où, du belvédère du Petit-Beaulieu, il contempla la vallée, la rivière, les lointains, et jeta *"sur le calme des Dieux"* ce *"long regard"* qui après tout est celui que Barbet, le personnage de Morgan, jette aussi sur la vie.

Morgan a bien trouvé en France cette deuxième patrie de tout homme; il l'a aimée, et il nous plaît que son roman soit daté: *"Londres, Jarnac, Paris, Londres - été 1936 au 1er juin 1940."*

23 juin 1940: Charles Morgan dédie son livre:

*"...à un Français et à une Française qui ont rendu plus profond mon amour pour leur pays et m'ont donné de pénétrer la vertu humaine qui naît en eux de l'unité du cœur"*.

---

<sup>6</sup> p. 404

<sup>7</sup> p.42

<sup>8</sup> p 360

*"Ce soir, veille de la Saint-Jean, il n'y aura pas de feux de joie sur les collines de Charente, mais bien que des périodes sombres interviennent, ils seront rallumés, car la France est une idée nécessaire à la civilisation et revivra quand la tyrannie sera consumée."*

Les années sombres ont passé, et, dans sa Préface, *Valéry* rappelle avec émotion cette soirée au *Théâtre-Français*:

*"où l'on vit paraître devant le public réuni pour la célébration poétique de la libération du territoire, seul, grave, vivant ce moment de tout son cœur, Charles Morgan. Il nous lut lentement, avec ce ton solennel que nous ne savons guère mettre dans la lecture, le grand poème qu'il avait composé en l'honneur de notre pays. Beaucoup ne comprenaient pas mais tous étaient saisis."*

Il n'y a pas de doute que le séjour que fit *Charles Morgan* à *Jarnac*<sup>9</sup>, n'ait largement contribué à développer en lui les sentiments qui lui inspirèrent et son roman "*Le Voyage*" et le poème dont *Valéry* garda le souvenir.



---

<sup>9</sup> il y habita rue du Port